Georges Coppel

L'AMATEUR DE PEINTURE

Sans l'art, pour moi point de vie.

Euripide (Héraclès)

J'avais vingt-trois ans et je venais de rédiger une nouvelle. C'était la première fois que je tentais d'écrire un récit imaginaire. J'étais content de mon ouvrage : il allait m'apporter le succès… la gloire. Je le donnai à lire à mon entourage : il ne le fit pas, ou il le fit mal, et je ne reçus aucun compliment. Même pas de commentaire, sauf ceux du S.D.F. du quartier. Il m'avait dit : « Ouais, c'est chouette, ce tu as fait là… mais cela manque de correction littéraire. Tu devrais le soumettre à un véritable écrivain, il saura te guider mieux que moi. » Je trouvai le conseil ridicule : les S.D.F. ne sont pas des lettrés et puis… et puis je ne connaissais pas d'écrivain.

Comme le temps passait et que ma nouvelle continuait à être ignorée (méprisée ?) de tous, je finis par choisir, grâce à Internet, un homme de lettres réputé. J'écrivis à Monsieur F., parce qu'il est membre d'une assemblée réputée dont j'ai oublié le nom (peut-être : l'Académie française ?). Je lui affirmai que, ayant lu tous ses livres, j'avais conçu pour lui une si forte estime que j'avais voulu qu'il décidât de mon avenir. Pensait-il, qu'ayant écrit une nouvelle, je pouvais espérer réussir dans une carrière de romancier ? Quelques jours plus tard, je reçus de lui une lettre chaleureuse m'invitant à prendre le thé dans sa villa, rue Raynouard.

Le mardi 12 janvier 2011 à 16 h 30, il me fit entrer dans une belle chambre qui lui servait de bibliothèque. Il me fit asseoir et d'une voix sonore (un peu tremblante) il appela : « Candida, je vous prie de servir le thé. » C'était du whisky.

Monsieur F. remplit deux grands verres, sans eau ni glace, et leva le sien en me regardant d'un œil malin (il avait fermé l'œil droit pour un familier clin d'œil). Je n'avais jamais

goûté de breuvage semblable : il avait une couleur d'ambre, un nez de sel, d'algue et de fumée tourbée, un corps léger, une texture soyeuse et crémeuse, une finale longue végétale et salée.

Nous bûmes.

Puis, mon hôte dit (lentement) : « J'ai lu votre texte. Il est assez bon.

— Me recommanderez-vous à votre éditeur ?

— Nous n'en sommes pas là, jeune homme. Il faudrait d'abord apporter quelques corrections.

— Ah ? Lesquelles ?

— Oh, peu de chose. D'abord, la grammaire…

— Ne vous donnez pas cette peine : j'écris bien… et je sais apprécier vos bons livres.

— Afin que mes remarques ne vous blessent pas, je commencerai par dire qu'il n'y a pas de règle. Tout est permis, même l'emploi des gros mots. Le bon style est affaire de bon lecteur. Les remarques que je me permettrai de faire viennent donc de ma manière de lire.

— Elle est certainement excellente. Puis-je savoir ce qui vous a surpris ?

— Je n'ai pas été surpris : les fautes que j'ai constatées sont devenues fréquentes.

— Euh… de quoi s'agit-il ?

— Des détails. Par exemple, sur les temps des verbes. Le narrateur raconte des souvenirs, il devrait donc utiliser le passé simple, l'imparfait ou le passé composé. Or vous écrivez presque tout au présent de l'indicatif. Il vous arrive parfois d'utiliser le futur : ce n'est pas pour prévoir l'avenir mais pour raconter une action passée.

— Je suis curieux de savoir où j'ai pu faire une chose pareille !

— Vous l'avez faite souvent. Je choisis un exemple au hasard. »

Il ouvrit le dossier qui contenait mon texte. J'aperçus que les pages étaient couvertes de signes portés au crayon rouge gras. Sans hésitation mon maître retrouva la phrase suivante : « *Le chauffeur reçoit Jean à l'aéroport. Ils partiront vers la splendide propriété du Signore Gianluigi Maiani della Vale.*

— Comment vouliez-vous que j'écrive cette phrase ?

— Le chauffeur de Gianluigi Maiani vint attendre Jean à l'aéroport, l'accueillit et le conduisit vers…, etc.

— Bof, c'est la même chose.

— Je ne trouve pas.

— Alors resservez-moi un verre de ce whisky.

— C'est du Bowmore de 1964.

— J'utilise le présent parce qu'il apporte de la réalité au récit.

— Oui, c'est un beau temps, mais il ne prend sa puissance que s'il est judicieusement entouré d'autres formes verbales. Toutes ont leur emploi et en se servant, dans chaque cas, de celle qui convient, les phrases prennent tout leur sens.

— Il y a pourtant des temps qui ne servent à rien.

— Lesquels ?

— Euh… il y en a un qui s'appelle, je crois… heu… le plus-que-parfait…

— Bon, je vais imaginer une phrase et vous me direz si le plus-que-parfait n'y sert à rien : *J'avais fini de boire mon verre, il me tendit la bouteille qui avait déjà servi.* » Il avait joint le geste à la parole.

« Euh, c'est une bonne phrase. C'est de l'indicatif ? Il me semble que ce temps est moins normal au… au subjonctif…

— J'avoue que le subjonctif est parfois devenu d'un emploi difficile. Par exemple avec le verbe savoir : *Il voulait que nous le sussions.* L'orthographe ne nous sauve que dans les écrits ! Plus simplement, on peut encore écrire : *C'était avant que nous eussions fini de boire le contenu de la bouteille que la servante en apporta*

une deuxième. Il vaut mieux dire ce qui se passe après : cela nous donne le droit d'en rester à l'indicatif.

— Je ne suis pas sûr de vous avoir compris.

— *Avant que* appelle le subjonctif d'indécision car le fait qui n'est pas encore accompli pourrait ne pas avoir lieu. *Après que* est suivi de l'indicatif car, alors, la chose est devenue certaine. La phrase que vous venez de dire est bien ajustée à ce qui se passe *après* le troisième verre. »

Nous restâmes quelques minutes sans parler. J'avais remarqué que le bureau du Maître était posé afin qu'il pût, dans les pauses de son travail, regarder son jardin. J'allai vers la fenêtre pour le contempler. Je fus surpris au point d'oublier que j'étais dans une ville, tant la verdure paraissait étendue. Le parc était assez bien jardiné pour paraître naturel. Il me semblait, à le voir, sentir son odeur de terre généreuse et un peu pourrie. Je pensai (bien à tort) qu'il y a, entre l'homme et la nature une paix simple, inaltérable et qu'elle serait la seule vérité du bonheur. Je dis : « Vous habitez une très belle maison.

— C'est une demeure de famille.

— Ah ? vous êtes né ici ? » Il eut un rire amer et dit, d'un ton méprisant : « Non. Je ne suis né nulle part. Disons : dans un cinéma. J'ai parfois laissé croire que c'était en Lorraine : c'était une blague. Je suis un vrai parigot des bois. C'est le grand père de ma femme qui a fait construire cette bicoque. Elle m'appartient enfin car, depuis trois ans, je suis veuf.

— Je crois savoir que votre épouse était artiste peintre.

— Votre hypothèse est une curieuse coïncidence : imaginez-vous qu'elle le croyait aussi !

— La maison est assez grande pour contenir un atelier de peintre et un bureau d'écrivain.

— Heureusement !

— J'en reviens à ma nouvelle. Il me suffira de corriger les fautes que vous m'avez signalées et elle sera parfaite.

— Je me méfie des proverbes… il y en a pourtant un qui me semble bon. Il énonce que la perfection n'est pas de ce monde…

— Dois-je comprendre que vous avez trouvé d'autres faiblesses ?

— Des bagatelles… » Je commençais à me méfier des fausses politesses de Monsieur F. Je me demandais s'il ne m'avait pas fait venir uniquement pour m'humilier.

Il toussa, maîtrisa le tremblement de sa main, bu une longue gorgée et : « Il y a les mots.

— Quels mots ?

— Ceux que vous employez sans connaître leur sens. Par exemple : *Quand Gianluigi m'expliqua ce qu'il aimait dans les tableaux, je compris qu'il était iconoclaste.* Voulez-vous dire qu'il détestait la peinture ?

— Je veux dire qu'il ne l'aimait pas de la manière commune.

— Le mot *iconoclaste* vient du grec et signifie « briseur d'image ». Il a été créé au XVIe siècle pour désigner les fanatiques byzantins qui cassaient les œuvres d'art en invoquant le deuxième commandement de la Bible : *Tu ne feras pas d'idole.*

— Je ne savais pas. Le mot a pris un autre sens. La langue évolue et nous écrivons pour les hommes de maintenant.

— Certes, néanmoins, ces mots qui viennent de prendre un sens ne l'ont pas encore assez imposé pour qu'il soit clair. Les journalistes emploient souvent le mot *iconoclaste* pour dire : insolent, révolutionnaire, insolite, rare, étonnant, saugrenu, injurieux, imaginatif, choquant, méprisant, créatif, non-conformiste, irrévérencieux, cynique, inhabituel, hardi, rebelle, bizarre, singulier, absurde, nouveau, et… et…

— Bof. Le lecteur reconstitue le sens grâce au contexte.

— Les mots qui me sont venus à l'esprit (il doit y en avoir bien d'autres) ne sont pas identiques. Si l'écrivain sait ce qu'il veut dire, il doit choisir le terme le plus juste.

Maintenant… maintenant, j'avoue qu'en dehors des mathématiques, aucun mot n'a de sens précis. Les mathématiciens réussissent leurs exploits de logique en limitant leurs définitions à des phrases du genre : *Il existe quelque chose que nous appellerons une droite.*

Comme vous le dites très justement, dans les récits, c'est le contexte qui donne le sens… à condition qu'il soit clair et alors il devient inutile d'ajouter un adjectif. Bref, enfin, zut, bof et cætera, je me contenterai de dire que certains écrivains sont plus précis que d'autres. Ce sont généralement des gens qui ont beaucoup réfléchi aux mots, aux phrases et à ce qu'ils veulent dire. Ils connaissent les étymologies et savent jouer avec les expressions. Il leur faudrait beaucoup de ruse pour accorder l'adjectif *iconoclaste* à un amateur de tableau.

— Je ne suis pas sûr de vous avoir bien compris.

— Moi non plus.

— Ai-je souvent employé des mots de manière approximative ?

— Oui. Et vous avez fait pire.

— ???

— Vous avez utilisé des mots philosophiques usés dans des phrases rabâchées. Je lis : *Ce devenir-acteur du spectateur se nourrit d'une conception de l'image envisagée comme l'espace-temps d'une révélation, d'un dévoilement des conditions réelles d'existence et des processus du caché qui organisent le monde social.* Qu'est-ce que vous avez voulu dire ?

— Je n'en sais rien. C'est une phrase que j'ai prise je ne sais où, afin de donner de la tenue intellectuelle à mon œuvre.

— Eh bien, permettez-moi de vous donner une leçon : il ne faut pas prendre des phrases *je ne sais où.* On parle de plagiat…

— Oh ! Je n'ai pas plagié : j'ai changé un mot ou deux, au hasard.

—… on parle de plagiat comme s'il était interdit de prendre les mots d'autrui. Or toute œuvre est faite de phrases qui ont déjà été dites. Pour moi, le plagieur est celui qui n'a pas réellement pensé les phrases qu'il a écrites.

Il arrive aussi qu'un écrivain se sente si proche de ce qu'il a lu qu'il ne peut s'exprimer qu'en citant. Je trouve cela élégant car il fait ainsi un aveu d'impuissance (à s'exprimer lui-même) et montre son admiration (envers celui qui a écrit la phrase citée). Je n'aime pas l'impuissance, mais je la tolère quand elle s'avoue avec quelque regret. En revanche (zut ! je voulais dire : par contre), j'aime l'admiration. Je la considère comme une des grandes forces d'élévation de la pensée.

Néanmoins la citation est une erreur littéraire car le choix des termes porte toujours la marque de celui qui a écrit la phrase citée. Prendre les propos d'un autre (même en le nommant) est une manière de renoncer à sa marque personnelle.

— Peut-être n'y avait-il pas de marque personnelle.

— Alors il n'y avait pas d'écrivain. Chaque artiste a son ton, aussi inéluctable que ses génomes. Les vrais amateurs de textes prisent ce signe-là plus que l'originalité des idées. »

Il ajouta (peut-être pour atténuer la sévérité des critiques) : « Je suis tout à fait d'accord avec les noms que vous avez donné à vos personnages. Vous avez même tenu compte des variations locales des noms italiens.

— Je vous avouerai que j'avais d'abord choisi des noms différents. J'ai fait lire ma nouvelle au S.D.F. de mon quartier qui m'en a proposé d'autres, mieux ajustés.

— Vous avez, au moins, le talent de bien choisir vos conseillers. Celui-là connaît les traditions de San Marino et celles des voyous de Marseille. Il connaît la Résistance, la Gestapo et la Politique.

Vous saviez certainement que San Marino est un paradis fiscal et qu'il a servi de refuge pour l'argent détourné par les fascistes avant de recueillir, en 2008, le fric que les grands chefs

des banques ont détourné quand ils ont déclenché la Grande Crise mondiale.

— Je ne sais même pas ce que vous appelez *paradis fiscal*.

— Demandez-le à votre S.D.F. »

Il me laissa rêver et quand l'effet de l'alcool diminua d'intensité, il me dit d'un air vague : « Le sujet de votre nouvelle n'est pas clair.

— Pas quoi ? C'est pourtant simple, Jean Graziani, fils d'un très riche chef de gangsters, était arrivé à l'âge de vingt-trois ans sans décider ce qu'il ferait dans la vie et son…

— Oserais-je vous questionner sur le mot *gangster* ? Aux États-Unis, il désigne un membre d'une association de bandits dont les règles sont faites contre les lois de ce pays. Son sens, en français, est vague. Pour préciser l'activité de votre personnage, vous avez le choix entre : escroc, tueur, voleur, maquereau, joueur de bonneteau, vendeur d'héroïne, picot, etc. Vous pouvez même dire : mornifleur, camerluche, arcan… j'admets que ces trois mots-là ne sont plus à la mode. Comment ton.. ton … ah ! Ange Graziani a-t-il gagné son carme ? Ses fifrelins ?

— Vous me demandez comment il a fait fortune ? Eh bien, je ne sais pas. La prostitution ? Le jeu ?…

— Je vais vous donner un conseil : si vous voulez écrire une nouvelle réaliste, vous devez laisser des parties vagues. Si votre récit doit être fantaisiste, il faut le construire sur des nombreuses et solides exactitudes. Puisque votre nouvelle est bizarre, je vous propose de préciser que Graziani s'était engagé, pendant la guerre, aux côtés de Gaston Deferre et qu'après la Libération il a mis au point une organisation dans le but de détourner de l'argent sur tous les marchés de travaux publics de la région.

— J'aurais préféré le trafic de drogue.

— J'ai suggéré une filouterie plus rémunératrice. Et moins risquée car elle implique peu de complices. Vous êtes

libre de préférer la came. Après tout, c'est vous qui êtes l'auteur de la nouvelle.

De Jean (le fils d'Ange), vous dites qu'à vingt-trois ans, il n'avait obtenu aucun diplôme universitaire. Où habitait-il ?

— Un bel appartement de la rue de la Faisanderie à Paris. Il n'était pas un voyou. Il s'amusait innocemment avec des jeunes gens riches de son quartier.

— Pourquoi son père ne le surveillait-il pas ?

— Est-ce que vous ne m'entraînez pas dans une autre histoire ?

— Non. Je crois qu'en peu de mots, on peut préciser les faits. Je suggère que, pendant la guerre, Gianluigi Maiani, officier italien cantonné à Nice, a travaillé dans la Résistance avec Ange Graziani. Sa secrétaire, Isabella Berardi, a épousé Ange en fin 1942 et a accouché de Jean en début de 1943. Ils ont habité Marseille, puis ont divorcé en 1946. Isabella a repris son nom de jeune fille et s'est installée à Paris. Elle a vécu (bien) de l'argent que lui versait Ange… et avait probablement d'autres ressources. Bref, Jean a été un enfant gâté et prospère.

— Et Maiani ?

— Sa famille avait été très proche de Mussolini. Ils ont été contents que l'un d'eux ait été un héros de la Résistance et lui ont confié des postes de direction dans leurs complexes affaires financières.

Revenons-en à Ange. Constatant les échecs de son fils, il s'est reproché d'avoir mal fait son devoir de père. Il a décidé de l'introduire dans ses affaires. Il l'a orienté vers une spécialité qu'il jugeait rentable et peu dangereuse : le blanchiment de l'argent sale. Son vieil ami Maiani a accepté facilement de se charger de la formation.

— Oui. Je décris ensuite comment Jean est parti à San Marino avec une valise remplie de billets.

— Non ! Il y a des moyens moins dangereux et plus efficaces.

— Je ne les connais pas.

— Moi non plus. Je demanderai à mon banquier. J'en ai un très bon.

— Vous êtes en train de refaire ma nouvelle !

— Je cherche à fonder ton histoire. Il faut aussi donner des dates. Disons que Jean est né en février 1943. Ton récit part donc de mai 1966. Ange avait alors, disons quarante-neuf ans et Gianluigi cinquante-deux. »

Puis, après une longue hésitation, il dit : « Je crois que nous en avons assez dit pour notre première rencontre. Je vous suggère de relire votre texte, de le perfectionner et de revenir me voir la semaine prochaine à la même heure. »

Je marchai lentement vers la station de métro Trocadéro d'où je pouvais revenir directement vers ma petite chambre de la rue des Boulets. Je me demandais si la réception de Monsieur F. m'avait rendu triste ou heureux. Certes, j'étais accablé par les critiques, pourtant je décidai que je devais être joyeux car le grand écrivain m'avait accordé une attention exceptionnelle. Étonnante même. Oui, qu'est-ce qui pouvait bien avoir conduit ce vieillard, visiblement malade et certainement très sollicité, à accorder tant de temps à un jeune inconnu ?

Certaines des expressions de son visage au cours de notre rencontre me revinrent à l'esprit et j'en tirai l'intuition qu'il me connaissait, peut-être, plus que je ne croyais. Pourtant, c'est moi qui avais eu l'idée de lui écrire et je n'avais (pensais-je) aucune raison de l'avoir choisi de préférence à un autre homme de lettres. Il était évident que les phrases de louange que j'avais cru habile de mettre dans ma lettre n'avaient pas provoqué sa bienveillance : en y repensant, je mesurais qu'elles étaient d'une platitude rebutante. Cette lucidité ne m'était pas coutumière. Les leçons du grand homme avaient-elles déjà pu agir ?

La semaine suivante, il me reçut avec simplicité et, après avoir vidé un demi-verre de Bowmore, il me demanda : « Alors ? Qu'est-ce que vous avez ajouté à votre texte ?

— Euh…rien.

— Moi j'ai repris et corrigé (à ma manière) les premières pages. Je vais vous lire :

« Un quart d'heure plus tard, nous arrivions dans la demeure de Maiani. Le chauffeur me conduisit directement à la piscine. Le patron était là, entouré par trois belles jeunes filles nues. Lui-même était habillé d'un short long décoré de fleurs de couleurs vives. Elles étaient très grandes car le ventre qu'elles recouvraient était volumineux. Le torse grêle était un peu revêtu d'un maillot blanchâtre. Un véritable Marcel. L'homme mesurait un petit mètre soixante et, frottant les bourrelets de son bide graisseux, il sifflotait (faux) une chansonnette démodée. Il se leva, vint vers moi et annonça, avec une voix de fausset : " Je vous présente le fameux Jean Berardi dont je vous ai parlé. " Puis, me souriant avec des dents jaunes : " Jean, sois le bienvenu chez moi. Je te présente Anita, Claudia et Daniela. J'espère que tu les trouves merveilleuses. Ah ! j'ai téléphoné à Ange Graziani : il est d'accord pour que tu restes ici au moins un mois. " J'étais tellement déconcerté que je ne pus répondre que : " J'en suis ravi. Merci ! ". En vérité, je n'avais pas aimé qu'il m'appelât Berardi. J'avais noté qu'il parlait le français presque sans accent, et qu'il avait prononcé de manière bizarre le nom de mon père.

Il ajouta : " Il fait un peu chaud et vous aimerez peut-être profiter de la piscine afin de vous donner de l'appétit. Vous pouvez vous déshabiller dans la cabine et mettre le maillot que je vous ai fait préparer. Mais ici, les mœurs sont libres et vous pouvez aussi vous baigner *senza complementi* . Moi je vais me préparer pour le repas.

Ces trois jeunes filles veilleront à ce que vous soyez heureux en attendant. Oui, j'étais heureux de me rafraîchir. Je ne restai dans l'eau que quelques minutes.

Daniela s'était accroupie, cuisses écartées, au bord de la piscine afin de m'aider à sortir. Elle posa sa main sur mes fesses et, ainsi, me guida vers une douche luxueuse : " *T'aspetto qui* " et, voyant que je ne comprenais pas l'Italien, elle ajouta : " Fais vite, nous sommes trois à veiller à ton plaisir… et au nôtre. " Je pensais au petit sexe rose qu'elle m'avait montré. Ouvert, humide et joliment orné d'une toison blonde. Cette image me fit frissonner et me glaça. De sorte que quand, nu, elle me fit sortir de la douche, ni sa main ni sa bouche ne réussirent à chauffer le petit morceau de chair qui pendait entre mes minces cuisses. Anita et Claudia se caressaient devant mes yeux et… et quoi ?

J'étais intimidé, certes, mais aussi j'avais l'impression d'avoir été attiré dans un très mauvais lieu. Je me disais que ces filles faisaient un triste métier. Je ne voulais pas y être mêlé. Tout ça… et d'autres choses… L'idée que le plaisir ne devrait pas précéder l'amitié (l'amour ?). Des bêtises. Comme Daniela me le fit comprendre quelques jours plus tard.

Les trois filles se regardèrent en riant : " Ne t'inquiète pas. Tu n'as pas l'habitude de la liberté. Nous savons soigner cette maladie-là. " »

— Votre version commence comme la mienne. Elle est sans doute un peu plus élégante. En revanche, toute votre histoire de sexe est une invention inconvenante.

— Si tu n'en veux pas, je la raye. Facile ! » Et il prit un gros crayon rouge qu'il approcha du texte avec détermination. Il arrêta la pointe de la mine à trois centimètres du papier et ajouta : « Les lecteurs (et même les lectrices) regretteront.

— Bon. Ne rayons pas tout de suite. Je réfléchirai. Cependant n'oubliez pas que je suis l'auteur de ce récit.

— Je serai ton nègre.

— Reprendrez-vous votre lecture ?

— Je suis trop vaniteux pour y renoncer :

« Une vieille servante efflanquée habillée d'une longue robe noire me guida vers la chambre que l'on m'avait préparée. Elle me montra comment elle avait rangé le contenu de ma valise et me dit : " Quand j'ai vu que vous n'aviez pas les costumes voulus, je suis allée vous en choisir un *adeguato alla collazione*. Je crois que vous n'avez pas besoin d'une nouvelle douche… Accepterez-vous un jet d'eau de toilette ?

— Je crois que les hommes ne doivent pas se parfumer.

— Je ne vous propose qu'une eau de propreté. "

Avec des baguettes de papier, elle m'en soumis plusieurs. Je choisis un Vétiver de chez Bulgari car son odeur rappelait plus celle du foin fraîchement coupé que celle d'un parfum. J'acceptai aussi qu'elle m'aidât à m'habiller.

Elle me mit un linge blanc d'une finesse de soie, un costume sans doublure de couleur d'ivoire, une paire de chaussures d'un cuir beige clair aussi souple que des gants d'été. Elle me dit : " Pas de cravate pour déjeuner. "

Tout était à ma taille : je suis très bien fait. Je mesure un mètre soixante-dix-huit et mon tour de taille n'est que de quarante-deux centimètres.

Je n'avais jamais vu des vêtements aussi souples, fins et discrets. Pourtant, ma mère m'avait toujours confié aux meilleurs tailleurs de Paris.

À 12 h 37 j'arrivai dans la salle à manger. Elle était assez grande pour que l'on pût inviter une vingtaine de

personnes. Les fenêtres, du côté est, offraient une large vue jusqu'à la mer. Du côté ouest on pouvait s'étonner de la hardiesse des découpes du Monte Titiano.

Je levai les yeux vers le plafond. " C'est un véritable GiambattistaTiepolo que mon grand-père a pris d'un palais en ruine et a fait installer ici. " Et les murs ? Ici : une ancienne réplique d'un tableau de Véronèse. "C'est peint comme une esquisse et les coups de brosse sont si précis et rapides que je crois que la copie a été faite par Rubens à l'époque où il travaillait pour Vincenzo da Gonzaga. " Et là ? " Un élève de Caravage.

— Tous ces artistes ont-ils travaillé à San Marino !

— Non. San Marino était une république indépendante et pauvre. Nous n'avons eu ni peintre ni écrivain. Au début du XXe siècle, cette maison était encore un grand manoir de paysan. Ma famille l'a aménagée avec goût et nous avons acquis beaucoup de tableaux, juste après la guerre, dans des ruines de palais autour de Mantoue, Venise, Padoue…

— Ces peintures semblent en bon état.

— J'ai de très bons restaurateurs. "

Je demandai où étaient les jeunes filles. "Elles ont pensé que leur présence vous fatiguerait et ont demandé à déjeuner dans la petite salle à manger. Si vous le voulez, elles dîneront avec nous. En attendant, *buon appetito !"*

Il me guida vers mon siège et se plaça face à moi. Je le regardai avec surprise : il portait une chemise pourpre et un costume rose. Malgré les couleurs audacieuses, l'habillement paraissait sobre. Bref, Gianluigi ne ressemblait plus au vulgaire petit saltimbanque que j'avais vu au bord de la piscine, mais à un vieux et noble seigneur.

Il me dit : “Je ne voudrais pas que vous vous trompiez sur les trois jeunes filles. Elles ont beaucoup de qualités. Anita est très bonne pianiste. Daniela a une licence de lettres ; elle connaît bien le latin, le grec et a travaillé avec Umberto Eco quand il a fondé, ici, son *Centro internazionale di studio.* Claudia est une véritable soprano.

Je ne crois pas que vous serez triste pendant votre séjour chez nous. ”

Le repas fut servi par deux jeunes filles du pays. Gianluigi me dit : “ Elles parlent à peine l’italien. Nous dialoguons en patois : le sammarinese. ”

Les mets furent légers et savoureux. D’abord, quelques tranches de *ciauscolo* : saucisse locale moelleuse que l’on mange sur du pain sans levain. Des filets de sole avec un peu d’huile d’olive. Ah ! le goût de cette huile : je n’en avais jamais… jamais quoi ?

Ah, pourtant : si ! Parfois, ma mère recevait un colis venant d’Italie. Il contenait aussi des gâteaux (de la *mungana*, du *bostrengo*). Des mots d’italien remontaient de ma petite enfance. “Tu devrais apprendre un peu d’italien. Daniela pourrait t’aider.” »

Nous avions vidé la bouteille de whisky. La lumière du soir me paraissait bleuâtre et diffuse. Monsieur F., un peu hésitant, me proposa de revenir la semaine suivante. Nous avions passé près de deux heures ensemble. Cela devint une habitude : je n’y reviendrai pas.

J’avais renoncé à écrire car la version de Monsieur F. m’intéressait et que ses commentaires m’apportaient une sorte de force intérieure. Comme si je me construisais. Je ne pensais plus à la publication de la nouvelle et, pourtant je la trouvais de plus en plus proche de moi.

Monsieur F. écrivait comme j'aurais aimé le faire. J'aimais sa courtoise hypocrisie, son whisky, son jardin, son regard. La mise au point du texte dura plusieurs mois.

Je l'écoutais attentivement :

« Le lendemain matin, vers sept heures, dans le confortable lit (à deux places… non : encore plus large. Disons trois places) de la chambre où l'on m'avait logé, j'étais heureux.

Daniela tira sur un cordon. La vieille servante entra. Nous lui demandâmes de nous apporter quelques fruits et de l'eau. Ah ! manger des pêches après une nuit de volupté… aussi d'émotion… peut-être même une sensation intérieure qui était… qui aurait pu être… ? non ! ce ne pouvait pas être de l'amour : il ne vient pas *comme ça* (du moins si je crois ce que j'en avais lu).

Nous commençâmes nos leçons d'italien, après la première baignade. Assis en peignoirs de bain dans les fauteuils d'osier de la terrasse du grand salon, nous écoutions les *Nozze di Figaro*. Grâce aux excellents appareils de Maiani, nous entendions les nuances de la direction de Carlo Maria Giulini, et de la voix d'Elizabeth Schwartzkopf.

Quand Anita se leva, Daniela lui fit signe d'attendre. Elle ouvrit la partition sur le premier air de la comtesse. Elle me traduisit le texte en français. Puis, elle fit un signe à ses compagnes.

Anita s'installa devant le clavier du demi-queue Bösendorfer. Elle transcrivait les sonorités de l'orchestre. Claudia commença à chanter *Porgi amore.*

Bien que ma mère ait aimé l'opéra, je n'en avais pas écouté sérieusement. À vrai dire, le genre me paraissait à la fois démodé et ridicule. Je croyais aimer la simplicité. Maintenant, j'étais bouleversé par la tonalité douce et précise de la voix quand, soudain, elle se perdit : Claudia pleurait ! Nous pleurions tous les quatre ! La voix encore tremblante d'émotion, Anita me dit : " Ce n'est pas la petite peine d'une femme trompée : c'est le grand désespoir d'un être qui constate que la vie n'est pas faite pour nous…

— Pour vous ? Les femmes ?

— Moins encore pour vous, les hommes. Quand l'un de vous voit qu'il a engagé sa vie dans un combat qui ne le concerne pas et qu'il comprend qu'il a provoqué cette défaite sans la mesurer, par l'incitation de ses instincts et l'influence des conventions sociales. Moins combatives que vous, les femmes s'engagent moins. Elles acceptent leur sort tant qu'elles croient aimer et être aimées. Quand elles se retrouvent délaissées, elles comprennent que l'abandon est plus grave que l'amour. Elles disent alors, comme la comtesse : *o mi lascia almen morir*."

Nous avions fini de pleurer et nous allâmes tous les quatre dans la grande salle à manger.

Ce fut un *cappone con maccheroncini*. Gianluigi me dit : "La saison est un peu avancée pour ce plat, mais mon chauffeur a réussi à trouver encore des asperges sauvages et d'autres légumes de première sève dans un petit village proche du Monte Faterona. Il y a encore de la neige sur les sommets.

— Je ne suis pas un connaisseur. Pourtant il me semble que le vin n'est pas semblable à celui d'hier.

— Vous avez bien dégusté. Hier, avec le poisson, j'ai pris celui qui vient de ma vigne." Il fit un geste vague vers le nord de la maison. " J'ai fait planter une vingtaine d'hectares

avec du *trebbiano* et, en le mélangeant à des cépages locaux, j'obtiens des vins légers qu'il faut boire jeunes (tu l'as goûté hier). C'est un vin de soif. J'en fais aussi de plus raffinés. Ce sont des blancs de garde qui ressemblent presque à des Bourgogne… *meursault*… non, plutôt : *blagny.* Aujourd'hui, avec le chapon, j'ai fait servir un *zaccagnini* 1947. J'ai choisi un viticulteur qui travaille bien. Je suis un client fidèle et il me réserve ses meilleures bouteilles.»

— Ah, Zut ! J'avais oublié de décrire les vêtements…

— Je l'ai fait. Assez peu car je ne voudrais pas que ta nouvelle devienne un *Journal de modes* :

« Un après-midi, après la sieste, je trouvai trois hommes auprès de Gianluigi : un tailleur, un chemisier et un bottier. Leurs valises contenaient des tissus et des cuirs d'une finesse comme Antoine Galland en a décrits dans les *Mille et Une Nuits.* Ils prirent mes mesures et Gianluigi m'aida à choisir deux costumes pour l'été, deux autres pour l'hiver ("En laine très légère : il ne fait pas froid à Paris"), un vêtement de soirée avec une large ceinture de soie. Les couleurs (le costume bleu, les revers violets) étaient très foncées. Presque noires. "Avec les fines nuances des couleurs des tissus, tu ne passeras pas pour un maître d'hôtel."

Je n'étais jamais allé dans les milieux où ce genre de costume est nécessaire. "En Italie, tu en auras besoin quand tu iras à l'opéra." Des chaussures. Des chemises blanches ou à peine teintées. Des cravates… un nœud papillon !

" Hé ! Gianluigi, il n'est pas normal que vous me fassiez des cadeaux de ce genre !

— Oh, je le fais pour moi : si tu m'accompagnes, je ne veux pas que ta tenue me fasse rougir de honte.

— Mais…mais, nous ne sortons pas… et nous sommes heureux ici.

— Eh bien, ça va changer. Dès que tu parleras mieux l'italien nous voyagerons." »

— Vous n'allez pas me faire écrire un guide de voyages !

— Non. J'en resterai à des indications :

« Jean apprenait avec bonheur.

Quand Gianluigi remarqua qu'il avait retenu les paroles des livrets des grands opéras, il décida d'emmener les quatre jeunes gens dans les festivals du nord de l'Italie. Il connaissait les hôtels les plus rares : à Vérone, une villa située sur le côté Sud de la *piazzetta Bra Molinari* d'où, il ne fallait pas marcher plus de cinq minutes pour aller au théâtre romain afin d'écouter *Aïda* ou *Nabucco*. À Venise, l'hôtel *Monaco e Gran Canal* ou un petit palais avec jardin près de *San Barnaba*, proche de la *Fenice*, de la *Fondation Guggenheim* et du musée de l'*Accademia.*

Jean avertit sa mère qu'il prolongerait son séjour : elle le félicita.

Gianluigi lui montrait les beautés des architectures et, surtout, les musées et les galeries de peinture. »

— Vous en arrivez enfin au sujet de ma nouvelle. Vous avez, néanmoins, oublié un détail que j'avais soigné : Gianluigi avait adjoint à sa propriété une grande maison voisine qu'il avait changée en musée. L'air avait été adapté à la préservation des tableaux. Certaines salles étaient des réserves, d'autres servaient à la présentation d'œuvres.

J'avais écrit que deux jours après que Jean était arrivé à San Marino, Gianluigi lui avait fait visiter l'exposition Mondrian qu'il avait préparée pour lui.

— Oui. Vous avez décrit la visite de ce musée privé. Vous avez beaucoup écrit sur le bâtiment (j'ai un peu coupé votre texte). Sur la peinture, j'ai cru devoir ajouter quelques mots :

« L'exposition commençait, dans une chambre de dimension moyenne (5 x 5 m) par un seul tableau accroché en face de la porte : un fond blanc, trois lignes noires verticales, coupées de cinq lignes horizontales. Le petit rectangle du bas (1 cm de hauteur, 10 cm de long), à droite, était peint en rouge. Jean dit : " Euh… ". Gianluigi dit : " C'est, parmi mes tableaux de Mondrian, celui qui m'émeut le plus. " Jean dit : " Heu… "

Maiani tira de sa serviette une liasse de papier et des crayons de couleur et demanda à Jean de dessiner le tableau. Les proportions du dessin étaient fausses… Jean réfléchit et dit : " Oui… c'est vrai ! " Puis, il vit dans la grande salle voisine, une vingtaine de tableaux que Gianluigi avait achetés (quelques francs) entre 1933 et 1937 lors de ses séjours à Paris. Seuphor lui avait fait rencontrer Mondrian et Gianluigi avait eu l'impression que, par Mondrian, l'univers de la peinture se recomposait.

Continuant la visite, ils arrivèrent dans une grande salle où se trouvaient les premières périodes de Mondrian : l'exposition commençait par deux natures mortes peintes à Winterswijk vers 1890, puis trois portraits de femmes et trois paysages peints vers 1900 à Amsterdam. Jean y admira la maîtrise des procédés impressionnistes, expressionnistes, pointillistes… sans être ému : cette peinture lui parut bonne mais laborieuse.

Il préféra les six marines peintes en Zélande vers 1910, fut déçu par le cubisme de 1911-14, vibra avec les arbres de 1911 et les *plus et moins* faits à Laren. Il dit : " Merci ".

Alors ils parvinrent à la petite salle où Giunluigi avait fait accrocher quatre *Broadway Boogie-Woogie* qu'il avait acquis après la mort du peintre, pendant un voyage à New York en 1950. Les prix étaient déjà devenus très grands.

Jean comprit comment l'artiste était passé de l'art académique (dont il avait maîtrisé toutes les techniques) à la pureté de la méditation. À chaque étape, il avait abandonné des moyens techniques : la touche, la vibration des couleurs, les effets de profondeur… Mondrian découvrait progressivement les rythmes les plus secrets. Et puis, comme si les mystères de son âme l'avaient irrité et qu'il s'était dit "Cela suffit ! Allons danser ! ", il peignit *Boogie Woogy* ! Et il mourut. Jean murmura : " Ces derniers tableaux sont de très belles inventions.... toutefois, ils ne me touchent pas beaucoup. Je me demande ce qu'il aurait peint s'il n'était pas mort avant d'en avoir l'âge ? " Les yeux de Gianluigi brillèrent, sa bouche sourit.

Quelques jours plus tard, dans les mêmes salles, il avait monté une exposition de tableaux de Soulages. Jean n'était plus déconcerté : Mondrian avait ouvert ses yeux.

Il était prêt à voir les Rothko, les Newmann, dans les présentations que Gianluigi lui organisa les semaines suivantes.

Jean demanda : " Comment avez-vous fait pour découvrir ces œuvres avant les critiques d'art et le public ?

— La vie a été généreuse pour moi (du moins jusqu'en 1964). J'ai été animé par deux forces : la curiosité et l'admiration.

Il me semblait que certains artistes, dans leur exploration, parcourent les parties les plus secrètes de mon univers intérieur. Ah ! plutôt que banquier véreux, que ne suis-je devenu un peintre innocent ?

— 1964 ?

— Je ne peux pas t'en parler. Tu sauras, peut-être… un jour… " »

— J'accepte votre version. Mais je trouve que vous exagérez. Moi, je n'avais évoqué 1964 que lors d'une conversation avec Claudia deux ans plus tard.

— Il aurait fallu d'abord faire comprendre pourquoi Gianluigi avait une vie sexuelle si désinvolte à l'époque où Jean était venu à San Marino. J'en donne une idée en racontant une scène qui aurait eu lieu quelques jours après son arrivée :

« Quand je descendis au salon, après la sieste, je fus surpris de trouver le sol couvert d'une sorte de drap molletonné ; Gianluigi était assis sur le grand canapé. Nu. Le chibre un peu répugnant. Non par sa longueur (qui était normale) mais par sa grosseur et par des gonflements irréguliers (des verrues ?) d'une affreuse couleur violacée. Anita (nue, elle aussi), tantôt de la main, tantôt de la langue, le lui caressait avec précaution. Elle descendait parfois jusqu'aux couilles. Ses jambes largement ouvertes laissaient voir sa belle figue brillante.

Claudia (nue) s'approcha de moi et me déshabilla. Puis, elle fit glisser ma bite le long de sa gorge. Elle gémissait. " Couche-toi sur le dos, nous nous sucerons tous deux. " Un 69. Raté : je restais petit, jaune et froid. Gianluigi suggéra à Claudia : " Mets-toi en position : je te prendrai pendant qu'il te suce le clito. Il gonflera bien, lui aussi ! ". Comme je restai inerte, il me dit : " Jean ! Pardonne-moi. Laissons ce jeu ! "

Il mit un peignoir partit vers sa chambre accompagné de Daniela et d'Anita. Claudia se couvrit et resta quelques minutes avec moi afin de me rassurer.

Le soir, je demandai à rester seul. Je finis par m'endormir. J'ai oublié presque tout mon rêve : il me reste l'image où nous en étions à la posture que Gianluigi avait décrite. Quand je m'éveillais, ma bite était énorme et il suffit d'un contact avec ma main pour qu'elle éjaculât longuement. La solitude me convenait si bien que j'imaginai d'autres postures… avec le même bonheur.

Quand Jean, rentré à Paris fin septembre, raconta la scène à sa mère, elle ne pouvait plus arrêter son rire. Elle dit à son fils : " Tu as eu raison et Gianluigi a eu tort ! "

Jean reprit ses études : licence de lettres, histoire de l'art, école du Louvre. Il était infatigable.

Au mois de juin, alors qu'il avait accumulé diplômes et mentions, Gianluigi lui demanda de venir à San Marino pendant les vacances d'été. Isabella Berardi (sa mère) l'encouragea. Il lui dit : " J'adore cet endroit. La vie que j'y mène est délicieuse… mais…

— Mais quoi ?

— Je ne comprends pas pourquoi Maiani est si généreux et disponible. Si les trois jeunes filles n'étaient pas là, je croirais à une drague d'homosexuel…

— Oh, je suppose que Gianluigi a aussi goûté de cela. En fait, il est fondamentalement amoureux des femmes. Il leur est fidèle. À sa manière (qui est probablement celle de Giacomo Casanova) Il a pris le goût des séances compliquées. Je crois comprendre pourquoi et je ne le blâme pas. Il a tenté de t'y associer, mais voyant ta répugnance, il y a certainement renoncé définitivement. En fait, je crois que, pour Gianluigi, les galipettes sont une distraction sans gravité et que, fondamentalement, il en est détaché.

Ne t'inquiète pas et crois-moi : reste proche de lui.

— Pourquoi une telle gravité dans tes traits ?

— J'aimerais te le dire, mais je crois qu'il faut laisser Gianluigi décider du moment où il faudra le faire. "

Jean retourna à San Marino pendant les vacances des cinq années qui le séparaient d'une agrégation de lettres classiques puis d'un doctorat d'histoire de l'art. Gianluigi lui dit : " Je crois avoir joué un rôle dans l'évolution qui t'a éloigné des truands marseillais, et qui a fait de toi un universitaire.

— Tu as fait de moi beaucoup mieux que cela : je suis devenu, comme tu me l'avais dit quand nous nous sommes connus, un mélange de grande curiosité et d'intenses admirations. "

Après plusieurs semaines de conversations avec Monsieur F., je fus repris du désir d'écrire quelques lignes dans « ma » nouvelle :

« Jean élevé comme un petit bourgeois, n'était pas fait pour travailler avec Ange Graziani. Sa mère ne lui avait presque rien dit de son ancien mari. Comme elle n'avait jamais exprimé de regret sur leur séparation, il pensait qu'elle ne l'avait pas vraiment aimé. En fait, elle parlait peu de son passé si ce n'est pour regretter sa ville : San Marino.

Jean étudiait avec ardeur et, pour se délasser, il se promenait dans les vieux quartiers de Paris. Il entrait dans les galeries d'art où il recevait, sans être un acheteur, des précisions sur les tendances actuelles et où il rencontrait des artistes.

Il se lia avec Olivier Debré qui habitait près de chez lui.

Ils allaient parfois ensemble à l'atelier du peintre, rue Saint-Simon où Olivier tenta d'entraîner son ami à peindre. Il lui trouvait du talent.

Jean mesura alors ce qui sépare un véritable artiste d'un gars qui met de la peinture sur une toile et, se sentant incapable de l'effort de concentration qu'il voyait chez Olivier, il renonça définitivement au pinceau. Néanmoins, ce qu'il avait tenté avait aiguisé sa vue. Il connaissait les trucs qui plaisent à l'œil et ne sont pas utiles à la réflexion du peintre. Il se détourna alors de certains barbouilleurs à la mode qui lui avaient plu auparavant.

Il acheta des toiles de James Guitet, Denise Lioté, Jean-Claude Silbermann, Tal Coat, Sam Francis, Arpad Szenes, Geneviève Asse, Martin Barré, Gaston Bertrand, Ben Nicholson, Bridjet Ryley, Jean Gorin…des sculptures d'Alexandre Calder, Gyula Kosice…

Quand il fit entrer chez sa mère une grande sculpture d'Ipousteguy, elle décida qu'elle ne pouvait plus continuer à habiter avec un jeune homme qui remplissait son appartement de formes si encombrantes.

Elle déménagea dans un élégant appartement de trois pièces rue Froidevaux et acheta, pour Jean, un petit immeuble industriel rue Liancourt. Elle engagea un bon architecte et Jean eut à la fois une belle habitation et la place de ranger luxueusement sa collection d'œuvres d'art.

" Comment as-tu pu avoir l'argent nécessaire à de tels travaux ? " Isabella ne répondit pas et elle augmenta la généreuse mensualité qu'elle lui donnait. " Tu pourras ainsi continuer à acheter des tableaux. " »

Je montrai ces quelques lignes à Monsieur F. Il me félicita : « Je vois que tu as compris que le métier d'écrivain est un mélange de jeu sur le langage, d'imagination et de ruse ».

Et il reprit sa lecture :

« Quand j'arrivai à San Marino en 1972, Daniela et Anita n'étaient plus au château, Manuela et Ornella les avaient remplacées. Je demandai à Claudia si elle ne trouvait pas sa situation scabreuse presque… presque… Elle répondit : " Pas plus que celle de la plupart des femmes que l'on dit *légitimes*.

— Tout de même… Pour des jeunes filles comme toi, un vieux d'au moins soixante-dix ans, ce n'est pas naturel.

— Il n'en a pas soixante ! Tu n'y connais rien ! L'âge ne fait rien à l'affaire. "

Le matin qui suivit, encore au lit, parlant de la vieille servante habillée de noir, Claudia me dit : "Tu sais qu'Anna est à notre disposition.

— Oui, elle est très serviable.

— Elle te servira aussi si tu as envie de l'enfiler.

— Mais… mais, c'est une vieille…

— Elle n'a que soixante-douze ans. "

Et elle tira sur la sonnette d'appel. Quand Anna arriva, elle lui dit quelques mots en semmarinese et Anna enleva sa décente jupe noire. Elle n'avait pas de culotte. Claudia la caressa. Anna gémit. Je bandais fermement. La figuette d'Anna était petite, rose, ornée d'une épaisse toison noire. Son clitoris se dressait. J'y frottai mon gland, ma colonne. Anna demanda : " Maintenant pénètre-moi et caresse mes seins. " Ils étaient petits et pendaient. Je les suçai. Elle cria.

Un quart d'heure plus tard elle remis sa jupe et dit : " *Gradisco*. "

Je repensai au plaisir que j'avais éprouvé en caressant la poitrine tombante de cette vieille femme et j'en vins à penser que la chair vieillissante est plus émouvante que des organes simplement robustes.

Claudia m'affirma que la sensibilité s'affinait avec les années et que la vieille peau était meilleure que la jeune.

Anna savait aussi donner du plaisir à Claudia. *Gradisco* ! »

Affligé d'une incontrôlable morale ancestrale, j'étais offusqué (terme ecclésiastique) par les anecdotes sexuelles dont Monsieur F. surchargeait mon récit : « Au lieu de ces histoires scabreuses, vous auriez dû simplement écrire qu'en 1974, après la mort d'Ange Graziani, Maiani voulut adopter Jean. Le jeune homme consulta sa mère. Elle lui répondit que la démarche était naturelle. En 1942, quand, étant la maîtresse de Gianluigi, elle s'était trouvée enceinte, ils avaient voulu se marier. Hélas, les règlements militaires s'y étaient opposés. Ils étaient parvenu à faire croire à Ange qu'il était le vrai père de l'enfant.

— Quelle histoire de tuyau de poêle ! Il faudra que je m'applique pour la placer dans un texte bienséant »

Et, la semaine suivante, Monsieur F., me dit qu'il avait simplement écrit que Jean était, en vérité, le fils de Gianluigi et sautant l'épisode, il me lut :

« Un soir d'automne, assis sur la terrasse, Jean après une longue rêverie, dit à Claudia: " Gianluigi te livre au premier venu…

— Tu te trompes : nous sommes libres et nous couchons avec ceux qui nous plaisent. Il n'y a pas de quoi en faire un drame : chacun a droit à son plaisir. D'ailleurs, tu n'es pas le premier venu.

— Tu ne vas pas me faire croire que tu es amoureuse de lui.

— Amoureuse ? Je ne suis pas sûre de comprendre ce mot. Je suis très attachée à Gianluigi. Il est très touchant.

— ???

— Il a été marié et a aimé sa femme. Ils ont eu une fille qu'ils adoraient. En 1964, elles sont mortes toutes deux d'un accident d'auto. Gianluigi a beaucoup souffert puis, la vie a continué et il a pris des habitudes un peu... un peu…

— Libres !

— Pas tout à fait : il ne retient avec lui que les filles qui l'émeuvent.

— Il a quand même abandonné Anita et Daniela.

— Non. Quand elles avaient fait un choix, il les a aidées. Daniela a épousé un professeur de grec de l'Université de Padoue ; elle est heureuse. Anita enseigne le chant à Milan et vit avec une femme. Nous ne sommes pas si jeunes que tu crois et quand une femme n'a pas fait sa place à trente ans, son avenir est incertain. Gianluigi le sait et nous pouvons compter sur lui.

— Il doit être très riche !

— Oui. En réalité (et c'est ce qui fait son charme), il n'est attaché ni à l'argent ni au rang.

— Que peut-il bien vouloir de moi ?

— Je ne me sens pas le droit de te dire ce que j'en pense. Il a perçu chez toi des richesses qu'il veut t'aider à découvrir. Fais-lui confiance.

— Oh, je n'ai pas peur, mais…

— Mais quoi ? Il ne t'imposera rien… Peut-être : quelques conseils… Ils seront certainement bons.

— Je lui dois déjà beaucoup.

— Tu lui dois plus que tu ne crois. Sans lui, ton père aurait fait de toi un truand.

— Gianluigi ne l'est-il pas aussi un peu ?

— Oui, il continue à s'enrichir avec de l'argent douteux. Il dirige plusieurs établissements financiers fondés par sa famille. À San Marino, ce genre d'héritage est inévitable.

En outre, sa fortune lui a permis de continuer sa collection de tableaux. Et le goût de la peinture lui a permis de survivre à son chagrin." »

Pourquoi Monsieur F. ne m'avait-il pas lu comment Gianluigi avait annoncé à Jean qu'il était son vrai père ? Au lieu de me répondre, il me parla des récits sexuels qu'il avait ajoutés à mon texte : « Je joue avec l'esprit des lecteurs et veux éviter les idées reçues. Je craignais que mes histoires érotiques ne scandalisent personne. Ton aversion me prouve que j'ai bien fait de les écrire.

— Cette nouvelle sera signée par moi, je crains que les lecteurs ne me prennent pour un obsédé sexuel !

— S'ils apprennent que c'est moi qui ai écrit ces pages, ils penseront, peut-être, que ce sont les rêveries d'un vieillard réduit à l'impuissance !

— Oui... je me demandais...

— Je vais te rassurer : je suis vieux, impuissant et j'ai des rêveries érotiques, mais je ne les écris pas. Celles que je t'ai lues sont des fabrications d'écrivain.

— C'est pourtant vous qui les avez imaginées...

— Oh, très peu, et tout cela est si banal ! »

Et il se remit à lire :

« Bref Jean devint Giovan Maiani della Vale. Son père lui avait dit : " Dans nos familles, afin ne pas se poser en aristocrate, on se fait connaître du public par une partie du nom de famille. J'avais choisi pour moi : Maiani. Ce nom est maintenant marqué par mon activité de financier douteux. Ton métier sera (heureusement !) différent du mien. Je te conseille de t'y faire connaître sous la partie du nom qui ne te compromettra pas. Fais-toi appeler simplement Giovan della Vale. "

C'est sous ce nom qu'il fut engagé, en 1973, par Christie's à New York. Il y apprit l'américain et le commerce d'art. Il apprit à identifier une grande variété d'œuvres d'art.
Il connut aussi les personnalités du grand monde. Il resta aux U.S.A. trois ans pendant lesquels il ne fit que de courts séjours à Paris pour embrasser sa mère et à San Marino pour voir son père.

Il plaisait aux femmes et passait pour un *latin lover.* C'était faux : Giovan n'avait pas une sexualité encombrante : il se laissait faire avec politesse et vécut plus d'amours qu'il n'en aurait voulu. New York est le Centre du Monde des belles femmes de toutes les couleurs.

Il fut ensuite nommé directeur de Christie's à Berlin. Il y resta quatre ans. Bref Giovan della Vale devint un des connaisseurs les plus érudits du monde.

Il était parvenu à parler, sans accent évident, l'italien, l'anglais et l'allemand. À New York, et à Berlin on pensait qu'il avait gardé quelques traces de ses origines italiennes ; en Italie on le croyait vaguement américain.

Il revenait parfois à Paris et, surtout, il allait à San Marino où il faisait connaissance avec les nouvelles jeunes amies de son père.

Gianluigi continuait à lui faire voir l'Italie.

Son plus grand plaisir était de bavarder sur la terrasse du *maniero* : musique, littérature et, surtout : peinture. Les deux hommes constatèrent avec un peu d'étonnement qu'ils étaient peu attirés par la sculpture alors qu'ils pouvaient s'émouvoir *aux larmes* devant certains tableaux.

Gianluigi lui dit : “ Nous sommes atteints d’une maladie bizarre : une étrange sensibilité du regard. Cela se rencontre chez certaines personnes et elles se reconnaissent entre elles à travers les siècles. As-tu lu les Eikones de Philostrate ?

— Je ne connaissais même pas son nom !

— Tu avais raison car ils sont au moins deux écrivains de la même famille à se partager les œuvres. Ils font partie de ces excellents écrivains grecs du IIe siècle. Voici ces Eikones.

— J’ai étudié le grec avec beaucoup de plaisir, mais je n’en sais pas assez pour lire facilement ce livre.

— Alors, voici, en français, une traduction bien annotée. Il y a deux parties. La première est la meilleure (sans doute écrite par un Philostrate mieux voyant que l’autre). Le livre raconte comment un amateur de peinture explique son plaisir de voir à un très jeune garçon. Quand l’adolescent parle à son tour, le vieil homme est presque indigné : “ La vue de la peinture m’enivre et me rend insensé. J’espérais que, plus sage que moi, tu me calmerais ! ” Ils admiraient des anecdotes avec la même frénésie que nous deux aimons les tableaux sans images. Nous sommes semblables à eux et à tous ceux qui (quelle que soit leur école favorite) adorent la peinture.

— Tu es quand même persuadé de la supériorité de ta manière de regarder !

— Comment faire autrement : chaque fois que nous ouvrons les yeux, nous croyons avoir tout vu. En constatant que le voisin y a vu moins que moi, j’ai compris que le pouvoir de regarder est inégalement donné. Il m’a fallu plus de temps pour noter que certains voyaient mieux que moi. Ils me montraient dans les tableaux, des parties que je n’avais pas observées. Ils m’ont aidé à progresser. Nous apprenons beaucoup en fréquentant ceux qui sont plus doués que nous.

La raison nous impose ainsi une modestie que nous n'acceptons pas entièrement : nous continuons à regarder comme si nous étions aptes à tout voir.

Je comprends que c'est parce qu'il adore la peinture que Philostrate trouvait une anecdote plus belle quand elle figurait sur un tableau. Il aurait certainement aimé la peinture sans image si elles avaient existé à son époque.

— Je ne rejette pas les images. Il y a celles qui nous émeuvent dans la contemplation du monde et je trouve naturel qu'un peintre traduise cette émotion dans ses tableaux. Cela peut aller des arbres d'Alexandre Hollan ou des reflets d'eau d'Olivier Debré jusqu'aux êtres que seul Jean-Claude Silbermann sait voir au moment où ils sortent de la réalité.

— Oui. Mais il y a, dans la plupart des images, un vice : c'est le coup de pinceau indispensable pour le détail de l'image (la bouche d'un visage, le pied d'une table...) qui n'a pas sa place dans l'organisation picturale du tableau. Il s'y impose comme un visiteur indiscret qui parle trop fort. " ».

Comme le héros de la nouvelle, je ne connaissais pas la *Galerie de tableaux* de Philostrate. Monsieur F. me le donna. Rentré chez moi, je voulus le lire. Le livre s'ouvrit à la dernière page de garde où, au crayon, je trouvai ces lignes :

L'acteur Kharopos avait deux filles jumelles que lui seul savait distinguer. Puis il mourut. L'une de ses filles était si belle que les hommes ne pouvaient pas la voir sans abandonner toutes leurs charges pour se consacrer à l'aimer. L'autre provoquait chez les hommes un rejet si fort qu'ils devenaient homosexuels quand ils avaient aimé les femmes et hétérosexuels quand ils avaient aimé les hommes.

Les deux sœurs devinrent actrices. L'une jouait avec une vérité si grande que tous les spectateurs fondaient en larmes. L'autre était tellement fausse qu'elle disait le contraire de ce qui était écrit dans son rôle.

Toutes les deux avaient des voix si fortes que les spectateurs étaient obligés de quitter la salle après quelques minutes. Pour des raisons opposées, le succès des deux actrices était équivalent et ambigu. Elles se produisirent longtemps au théâtre de Bobino.

Elles périrent ensemble, noyées dans une source tiède du parc de Yellowstone par désespoir de constater que leurs amants attrapaient la jaunisse. L'une des sœurs transmettait la forme A, l'autre la forme C. Ils en moururent tous car ils confondaient les lettres.

Je fixais ma pensée sur les contradictions que les lourdeurs du style rendaient captivantes. Surtout, je fus fasciné par le tracer du texte : il était de ma main. Il était pourtant évident que je n'avais jamais ouvert ce livre au paravant.

Quand je retournai rue Raynouard, j'en parlai à Monsieur F. qui sourit et ne fit aucun commentaire. Il reprit sa lecture :

« Le soir venait et pensant à la sérénade de Toselli, Giovan chanta : " La nuit déjà, comme un manteau descend " Gianluigi commenta : " Je ne vois pas de manteau. À cette heure, une chemise de nuit conviendrait mieux. "

Hélas, les vacances sont courtes. Giovan devait retourner au bureau et (ce qu'il n'aimait guère) faire du commerce.

En 1979, il décida de prendre sa retraite (il n'avait que trente-six ans). Il fut surpris quand ses parents le félicitèrent : "Tu es trop rafiné pour gagner de l'argent

— Qu'est-ce que je répondrai aux gens qui me demanderont mon métier ?

— Eh bien, tu leur diras que tu travailles à un ouvrage d'histoire de l'art… et d'ailleurs, pourquoi ne le ferais-tu pas ?

— Je suis un homme passif : je lis beaucoup, mais je n'aimerais pas écrire ".

En fait, au lieu de rester passivement devant ses livres et ses tableaux, il travaillait à augmenter sa collection. Un mélange de goût de la possession et d'amour de l'art. Gianluigi approuvait. N'avait-il pas lui aussi acheté sans vendre ? »

Je ne pus retenir mon indignation : « Ah ! vous gâchez complètement ma nouvelle à moi !

— Je croyais lui donner plus d'éclat.

— Vous affirmez que Gianluigi n'avait pas vendu de tableau, alors que tout le truc de mon histoire est la manière dont il les vendait.

— Peux tu me rappeler comment il s'y prenait ?

— En manipulant de l'argent volé par des fripons, il avait constaté que le commerce de tableaux permettait de transférer facilement des devises d'un pays à l'autre. Par amour des tableaux authentiques, il a commencé ce trafic (qu'il méprisait) avec des pièces faites par les meilleurs faussaires italiens. Ils ont été revendus à de célèbres collectionneurs par les plus grands marchands de tableaux du monde.

Après 1964, fatigué par les démarches, il vendit les œuvres qu'il avait achetées dans les ateliers des artistes. Ne voulant pas ergoter, il cédait donc, au prix de faux, des tableaux vrais que les marchands (qui les croyaient faux) vendaient pour vrais.

— Ne crains-tu pas de fatiguer les lecteurs avec cette accumulation d'adjectifs ? Vrais-faux ! Faux-vrais ! Quel binz !

FIN

APOLOGUE

Hé là ! ce n'est pas une fin !

Que va devenir Giovan ?

Moi j'aurais voulu en savoir plus sur Isabella.

Et moi sur Gianluigi.

Ce n'est qu'un récit inventé. Vous êtes libres de le compléter et de terminer comme vous voulez.

Non ! Comme dans la réalité, nous voulons une fin qui s'impose.

Un récit n'est jamais réaliste. Sa valeur vient de son rythme secret et non pas des aventures ou du caractère des personnages. Si vous voulez du réalisme, il ne peut y avoir de fin (sauf à la date de la disparition, sur terre, de l'espèce humaine).

Nous voulons une fin sentimentale.

Bon ! en voici une :

En 1986, Gianluigi se sentit fatigué. Les médecins lui trouvèrent un cancer du pancréas. Il appela Giovan et lui dit : « Tu es mon seul fils. J'ai un métier et je constate que je ne t'en ai jamais parlé.

— Nous avions d'autres sujets.

— Veux-tu entrer dans les finances ?

— Non ! J'ai organisé ma vie.

— Je prévoyais ta réponse et elle me convient. En effet j'ai beaucoup de cousins qui, à ma mort, espèrent hériter de mes sociétés et de mes biens. Ils contesteront certainement ta place de fils adoptif. Il en résultera des procédures qui, si tu t'obstines, dureront des années… et que tu perdras probablement.

En fait, j'ai déjà pris des contacts avec mes autres héritiers. Si tu n'exiges rien dans les affaires financières, ils acceptent que je te lègue mes tableaux et qu'il te soit payé une rente viagère.

— Je n'ai besoin de rien. Je gagne bien ma vie en faisant un peu de courtage d'œuvres d'art. J'aime acquérir des tableaux parce que j'aime me concentrer sur mes choix. Si j'avais plus d'argent, j'y apporterais peut-être moins de soin et je serais, ensuite, moins heureux de les posséder.

— Je te demande, comme une faveur, d'accepter ma collection parce que mes autres héritiers ne s'intéressent pas à l'art. Ils tireraient du fric en vendant bêtement les pièces de mon petit musée.

La rente viagère que je te propose sera à peine supérieure à ce que je te donne actuellement.

— Ce que tu me donnes ?

— Tu ne t'étais jamais demandé d'où Isabella avait l'argent qui lui a permis de bien vivre et de se maintenir au-dessus des soucis financiers ?

— Mon étourderie est scandaleuse. Ah ! mon père, merci pour elle, merci pour moi !

— Tu as raison de me remercier. Les tracas financiers sont dégradants.

J'aurais aimé te léguer ma maison (le château, comme ils disent), mais trop d'héritiers le désirent pour le prestige qu'il donne. Dommage : il vaut mieux que ça… J'espère négocier avec eux que le musée et le petit terrain qui l'entoure te reviennent.

— Je veillerai sur ma mère.

— Oui. Je ne pense pas à l'argent (je lui ai constitué une rente) mais aux dégradations de la vieillesse. À la tristesse. Je sais que tu seras un bon fils.

Et puis, j'ai une chose à te dire. Quand tu es venu ici, la première fois, je t'ai reçu comme un fils. J'avais de la bonne volonté. Puis, quand je t'ai connu, je t'ai vraiment aimé. Je regrette de n'avoir pas été digne de toi.

Maintenant, pars et ne reviens plus jusqu'à ma mort. Il n'y a pas de raison que tu assistes à ce qui va se passer. Heureusement cela ne sera pas long car le pancréas est impatient.

Mêê, c'est horrible ! Nous voulons une autre fin !

La voici :

Voyant que son fils se ruinait à des achats d'œuvres d'art, Gianluigi parvint à convaincre les deus *Reggenti* de San Marino de consacrer le château militaire à un musée. Il suffisait, à Maiani, de financer les transformations et de donner sa collection. Il n'hésita pas et fit l'un et l'autre. Très bien.

Le château (la *Roca a Guetta*) est un élément de forteresse du Xe siècle posé sur un site majestueux d'où les ancêtres pouvaient observer la navigation des ennemis (Turcs, Albanais, pirates…). C'étaient « les Marches ».

Giovan, qui s'était marié avec sa secrétaire, fut nommé conservateur du Musée. Isabella vint, elle aussi, habiter San Marino.

Comment cette pauvre Isabella avait-elle vécu ?

Originaire de San Marino, elle y venait régulièrement. Sobrement vêtue de longues robes noires, elle se choisissait assez librement et secrètement des amants parmi les jeunes pêcheurs de Rivabella. Gianluigi veillait à ce qu'il n'y eût pas de scandale.

Isabella s'occupait de son fils,
comment pouvait-elle
aller si souvent en Italie ?

Elle avait déchiffré dans un vieux manuscrit d'un magicien (un certain Dinobuzzatius, rattaché à l'école alchimiste de Prague) une formule cabalistique en araméen qui lui permettait de se déplacer, dans le monde entier, en moins d'une seconde.

Au début, elle ne réussissait pas toujours car elle prononçait mal. Un très bon professeur de Lille corrigea ses défauts et elle put faire des expériences amoureuses dans les contrées les plus diverses.

Après quelques années, elle réfléchit et conclut qu'aucun pays n'avait le charme de San Marino. En outre, les *latin lovers* étaient meilleurs que les pingouins des autres peuples.

Cette histoire de formule magique est biscornue.

Je la trouve tout à fait normale.

Vos fins de récit sont courtes
et peu compatibles entre elles.

Elles sont de simples additifs livrés au choix du consommateur.

FIN de la FIN

Et l'autre ?

Quel autre ?

L'auteur sans nom. Celui qui prétend avoir
imaginé le récit qui a, ensuite, été écrit par un autre.

Il est peu crédible. Ici, il parle comme un homme sans culture, là il dit, comme allant de soi, des idées d'homme de lettres.

Il s'exprime pourtant à la première personne
il témoigne de choses qu'il a réellement perçues

C'est, peut-être un menteur qui ne raconte ce qu'il veut bien vous faire croire.

J'aimerais aussi savoir qui est Monsieur F.

J'en ai une idée trop vague pour la rendre publique.

C'est sans doute votre grand-père.

Je n'en ai point.

Qui a fixé la terminaison de ce livre ?

Le fou qui a voulu ficeler ce récit et qui a fignolé le flope de la fin ? Il a vécu ainsi que bon vous semblera et il a terminé sa vie en se mourant.

FIN des FINS

Cette plaquette, hors commerce,
a été réalisée par

L'ŒIL DU GRIFFON

Georges Coppel
96, boulevard du Montparnasse
75014 Paris
Téléphone : 01 43 35 36 79
georgescoppe@gmail.com

Mai 2010